

Avant-propos

Il y a presque une décennie, paraissait le premier *Dictionnaire des œuvres littéraires congolaises* dans le domaine du récit et du roman. Aussi quatre-vingt-dix pour cent des auteurs congolais de 1953 à 2005 avaient été honorés. 1953-2005, une grande période de gloire de la littérature congolaise. Des noms inoubliables y ont été immortalisés pour la prospérité. Aujourd'hui, on ne peut plus parler du roman congolais sans faire allusion au doyen des prosateurs Jean Malonga, une figure devenue emblématique à laquelle il faut ajouter d'autres tels Jean Pierre Makouta-Mbougou, Sylvain Bemba, Guy Menga, Henri Lopes, Jean Baptiste Tati-Loutard, Tchichelle Tchivela, Emmanuel Dongala, Dominique Mfouilou, Sony Labou Tansi et Tchicaya U Tam' Si, l'un des plus grands poètes du pays venu tardivement à la prose narrative, pour ne citer que ces noms, tant la liste est longue. Du côté des femmes, il y a eu un sursaut dans la création littéraire au niveau de la poésie et de la prose. En ce qui concerne le roman, on peut citer des pionnières telles Jeanne Balou-Tchichelle, Francine Laurens, Alice Valette, Emilie-Flore Faignond, cette écrivaine des deux rives du Congo. Après 2005, le roman congolais a progressé d'une façon fulgurante, surtout au niveau de la diaspora. En Occident et plus particulièrement en France, les possibilités de se faire pu-

blier sont moins contraignantes qu'au pays. Une décennie après la parution du premier *Dictionnaire des œuvres littéraires congolaises* dans le domaine de la prose, il était temps de faire un nouveau bilan de la production littéraire au niveau du roman, du récit et de la nouvelle tant cette littérature congolaise s'avère prolifique et féconde. Ce bilan s'avère non exhaustif. De 2006 à 2016, on note plus d'une centaine de publications dans le domaine de la prose narrative. Malheureusement, pour des raisons indépendantes de notre bonne volonté, nous n'avons pu mettre la main que sur quatre vingts ouvrages. Mais nous affirmons sans ambages, que les œuvres des auteurs qui ne sont pas analysées et citées ici, occupent aussi une place considérable dans la littérature narrative congolaise.

Dans l'ensemble, les écrivains de la période 2006-2016 créent leurs fictions à partir de leur vécu quotidien. Se révèlent chez les écrivains de la diaspora les vicissitudes de l'exil. Du côté de ceux qui sont restés sur le continent, on remarque la dénonciation des mauvaises fluctuations politiques accouplées aux guerres civiles et à la dictature des dirigeants africains, des thèmes déjà traités dans certaines œuvres d'avant 2006. Au-delà de cette année, la majorité des écrivains congolais d'après 2006 tentent souvent de « photographier » le côté sociopolitique de leur pays. Même si certains d'entre eux ne le montrent pas clairement pour des raisons on ne peut plus personnelles, ils parlent en filigrane de leur pays. Le vraisemblable de leur fiction est fondé sur des données historiques qui prennent le dessus sur l'imaginaire, parfois à travers un pleurer-rire pamphlétaire comme dans *L'Ingratitude du caïman* d'Isaac Djoumali Sengha, *Prison à vie* de Paul-Evariste Okouri, *Dans le couloir du campus* de Faustin Keoua-Leturmy, *Les malades*

précieux d'Obambé Gakoso et *Au-delà des maux* de Noël Kodia-Ramata pour ne citer que ces cinq exemples. Mais dans l'ensemble, les romans congolais cessent d'être des copies plus ou moins conformes de la réalité sociopolitique congolaise à cause de la partie importante que prend la fiction (l'imaginaire) dans le déroulement du récit. Dans certains romans, nous constatons une grande présence du récit autobiographique comme dans *Miji* d'Emilie-Flore Faignond, *Chronique d'un destin manqué* de Jessy Loemba et *Maman je reviens bientôt* de Itoua-Ndinga où les héros se présentent à la première personne et reflètent à certains moments le vécu quotidien des auteurs ; aussi, se dilue parfois le narrateur dans l'auteur. Quelquefois, des écrivains congolais se font parfois visionnaires et même prophètes en construisant des imaginaires qui épousent curieusement le vécu quotidien de certains des faits dans le futur. *L'exil ou la tombe* de Tchichelle Tchivela, ce recueil de nouvelles qui se lit étrangement comme un roman, et *Louezi la fille-soldat* de Willy Gom, publiés respectivement en 1986 et 2016, font écho à certaines époques sociopolitiques congolaises actuelles. Aussi, ces récits apparaissent comme des laboratoires de réflexion sociale et politique de leurs auteurs. Dans cette littérature où la fécondité est manifeste, le récit congolais n'a pas développé la littérature de jeunesse qui se fonde particulièrement sur le conte dont Guy Menga a été l'un des promoteurs. Chez les écrivains de la nouvelle génération, on peut quand même citer certains auteurs comme Marcelline Fila-Matsocota, Adèle Caby Livannah, Liss Kihindou, Georges Mavouba-Sokate, Jorus Mabilia et Gabriel Kinsa pour ne citer que ces noms-là, qui ont exploité la part du merveilleux et du fantastique dans l'écrit en se fondant grandement sur la littérature

orale. Avec eux, commence à renaître la littérature de jeunesse, et plus précisément des livres pour enfants.

Pour marquer la continuité de l'élément dictionnaire, nous avons classé les œuvres par ordre alphabétique. Faire découvrir cette nouvelle génération de prosateurs a été notre préoccupation ces dernières années. Nous avons à dessein « oublié » les anciens qui ont continué à publier au-delà de 2005 pour qu'ils ne fassent pas ombre à la nouvelle génération.

Dans cette nouvelle voie de la littérature congolaise s'élèvent encore des voix silencieuses et imbues de nationalisme de certains doyens en âge et en expérience mais qui occupent une grande place dans la nouvelle génération des hommes et femmes de lettres. Car l'âge de l'écriture ne va pas forcément avec celui de l'auteur. De ces doyens, on peut citer des écrivains tels Claude Ernest Ndalla alias Graille, Marcelline Matsocota-Fila, Benoît Moundélé-Ngollo, Henri Djombo et Noël Kodja-Ramata qui ont respectivement à leur compte moult publications dans plusieurs domaines. Nous avons *Le Gourou, une imposture congolaise, Dipanda, la vie dangereuse, Kotazò, L'illumine* pour Claude Ernest Ndalla. *Ma vie, avec Lin Lazare Matsocota, Nkenguéla capricieuse, De l'aberration du tribalisme, régionalisme et autres ismes* pour Marcelline Matsocota-Fila. *Du coq-à-l'âne, Libres pensées, Un peu de tout, À bâtons rompus, Lettres ouvertes ou Maxima culpa, À lire si vous avez un peu de temps, Fantasmons ensemble un instant dans le snoprac, Cocktail Molotov bourré de vérités détonantes* pour Benoît Moundélé-Ngollo. *Sur la braise, Le mort vivant, Lumières des temps perdus, La Traversée, République du Congo Cinquante ans de vie politique : 1960-2010 (en coll.), Le Cri de la forêt, Palabre électorale au Kinango, Le*

Mal de terre, Vous mourrez dans dix jours pour Henri Djombo. *Les Conjurés du 17 janvier 1961 : la voix de Lumumba, Les Enfants de la guerre, L'Union africaine freine-t-elle l'unité africaine ? Retrouver la confiance entre les dirigeants et le peuple-citoyen* (collectif), *Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la prose, Fragment d'une douleur au cœur de Brazzaville, Dictionnaire des œuvres littéraires congolaises, Un journaliste blanc sous le soleil de l'équateur, Réflexions et démocratie pluraliste au Congo Brazzaville, Drôles d'histoires françafricaines : La fesse de l'affaire, Au-delà des maux* pour Noël Kodja-Ramata.

La période 2006 - 2016 s'avère prolifique. Se remarque une agréable volonté (pour les textes que nous avons pu analyser), de donner une nouvelle énergie au récit congolais. Certains auteurs se sont plus ou moins écartés du dogme traditionnel sur lequel se fonde la majorité des récits congolais. Trois romans, un récit atypique, et un recueil de nouvelles parmi les quatre-vingts ouvrages que nous avons analysés ont bousculé les règles élémentaires du récit traditionnel. Leurs auteurs se sont créés une écriture on ne peut plus « personnelle ». On peut, à propos, citer *Le Dernier crépuscule* de Joao Campès qui nous rappelle l'écriture du Nouveau roman dont le père est Alain Robbe-Grillet, *L'Autre Nom* de François Bikindou avec un récit à deux trajectoires narratives qui évoluent en parallèle tout en privilégiant l'anonymat des personnages, *Confessions d'une sardine sans tête* de Guy Alexandre Sounda qui navigue agréablement entre le récit moderne et la paralittérature, *Fantasmons ensemble un instant dans un snoprac* de Benoît Moundélé Ngollo qui se veut inclassable et *No comment (Sans commentaires)* de Rémy Mongo-Etsion qui donne une autre dimension

à la nouvelle congolaise avec des textes de ce dernier qui se lisent comme des instantanés accouchant une prose poétique. Ces cinq auteurs (Joao Campès, François Bikindou, Guy Alexandre Sounda, Benoît Moundele Ngollo et Rémy Mongo-Etsion) ont défié le dogme du récit traditionnel pour créer une nouvelle voie et voix du récit qui a construit un pont qui va de l'évolution à la révolution dans la littérature congolaise au XXI^e siècle. On voit par exemple comment Moundélé Ngollo crée un style qui ne fait pas l'unanimité au sein de la critique littéraire. Avec les textes de ce dernier, fini le sacré académique qui régit en général les textes narratifs congolais. Son style atypique a provoqué curieusement la critique dogmatique au point que celle-ci n'a pu classer ses œuvres dans aucun de ses genres littéraires. Seule la critique moderne a pu percevoir son *Snoprac*, autrement dit le Style qui n'obéit pas aux recommandations académiques classiques. Benoît Moundele Ngollo serait-il consciemment ou inconsciemment sur les traces d'un certain Philippe Sollers qui, au siècle passé dans son interrogation « Où va le roman ? » publiée dans *Le Figaro littéraire* du 22 septembre 1962, désirait « écrire un livre, le livre par excellence inclassable, ne correspondant à aucune forme précise, qui soit à la fois un roman, un poème et une critique » ? Ses textes dénoncent pourtant les antivaleurs de la société dans laquelle il vit. Des textes qui ont su faire un mariage entre poésie, réflexion et pamphlet tout en privilégiant un message engageant, engagé et moralisateur. Se fondant sur la technique scripturale du coq-à-l'âne, les œuvres de Benoît Moundélé-Ngollo s'appellent les unes les autres par les thématiques qu'elles développent à travers une intertextualité manifeste. Une autre spécificité des textes de la période 2006-2016 : les

interférences linguistiques entre le français et quelques langues congolaises. Les écrivains n'hésitent pas à promouvoir quelques néologismes dans leurs œuvres. Aussi rencontre-t-on des congolismes dérivés du langage populaire francisé dans leurs textes sans pour autant trahir la pensée exprimée. *Les malades précieux* d'Obamé Gakosso et *Polygamiques* de Nathasha Pemba en sont des exemples. Dans cette *phratrie*, les écrivains se font lire les uns les autres et s'y développe la fonction de préfacier avec des noms tels Franck Cana et Pierre Ntsemou qui sont beaucoup sollicités par leurs collègues, car ayant une belle plume pour présenter une œuvre.

De 2006 à 2016, un fait important a marqué la création littéraire au niveau de l'édition. Avec la venue de l'informatique, plusieurs jeunes maisons d'édition ont vu le jour et ont fait découvrir des textes de qualité qui, malheureusement, n'étaient pas acceptés par les éditions traditionnelles par manque de renommée de leurs auteurs. Par la qualité de certains textes des écrivains de la nouvelle génération, on peut affirmer que ceux-ci n'ont rien à envier à leurs aînés qui ont été publiés par des éditions emblématiques de la place de Paris telles Présence africaine, Le Seuil, Karthala, Albin Michel... Aujourd'hui, plus qu'hier, les textes remarquables par certains comités de lecture de moult maisons d'édition, ont cette possibilité d'être servis au public. Au Congo, les éditions Hémar ne sont pas à la portée des jeunes écrivains si bien que ceux-ci se tournent vers l'Hexagone par l'intermédiaire de L'Harmattan-Congo. Et parmi les éditeurs français de la nouvelle génération, on peut citer L'Harmattan, Edilivre, Chapitre.com et Langlois Cécile qui ont découvert la mine intarissable congolaise en ce qui concerne la fécondité littéraire. Aussi, remarque-t-on, avec

l'avènement de l'informatique et la vitalité des jeunes écrivains, les livres traditionnels et électroniques qui se côtoient pour la visibilité de notre littérature. Au niveau de la diaspora, il y a quelques tentatives d'édition comme Acoria, Paari et ICES qui sont à encourager car elles essaient de promouvoir la publication de certaines œuvres des Congolais. Malheureusement, les relations entre ces maisons et les auteurs laissent à désirer : une triste réalité.

En se référant à la biobibliographie, combien diverse et fournie de ces écrivains qui constituent l'échantillon de notre ouvrage, force est de constater la grandeur et la puissance de la littérature congolaise. Celle-ci continue à figurer parmi les plus fécondes du continent. Aussi, au début de ce XXI^e siècle, on pourrait de nouveau être d'accord avec Alain Rouch et Gérard Clavreuil quand ils écrivaient dans les années 80 que « *la littérature congolaise compte actuellement parmi les meilleures, les plus prolifiques et les plus homogènes d'Afrique noire* »¹. Et cette affirmation semble être encore d'actualité de nos jours. Mais en parcourant les romans et récits de 2006 à 2016, nous avons regretté la disparition trop précoce de l'une des plus jeunes écrivaines de notre pays, Calissa Ikama. Encore adolescente sur les bancs du collège, elle s'était fait remarquer dans le monde de la création littéraire. Son premier récit *Le Triomphe de Magalie* aux éditions Lemba en 2005 avait agréablement interpellé la critique littéraire si bien que nous n'avions pas manqué de le citer dans notre *Dictionnaire des œuvres littéraires congolaises*. Née en 1992 et décédée le 11 novembre 2007, nous regrettons que la main sale du temps nous ait privés de cette figure prometteuse dans ce présent ouvrage. Calissa

Ikama, une étoile qui a traversé le ciel littéraire congolais comme un météore.

Quatre vingts romans et recueils de nouvelles révèlent aux amateurs de la prose africaine en général et congolaise en particulier quelques nouvelles figures et thématiques de la littérature congolaise. Pour ne pas être juge et partie, deux ouvrages de votre serviteur - *Un journaliste blanc sous le soleil de l'équateur* et *Drôles d'histoires françafricaines : La fesse de l'affaire* cités dans ce travail, ont été analysés respectivement par Yves Nkodia-Mantseka, Franck Cana. Cette anthologie sur la nouvelle génération des écrivains congolais, que nous voulons analytique, apparait comme une affirmation, dans l'espace et dans le temps, de quelques figures marquantes de la décennie 2006-2016. Quelques-uns ont eu déjà leur nom associé à la première génération². Ce catalogue de quelques écrivains de l'époque actuelle permet à ces derniers de se découvrir, de se rencontrer éventuellement et de se connaître à travers la visibilité de leurs œuvres. Ils ont en commun une intertextualité qu'ils ont construite involontairement à travers leurs récits, surtout dans la littérature de l'exil³ produite par les écrivains de la diaspora ; Redonner le goût de la prose congolaise et celui de la spécificité du langage congolais aux lecteurs, tel a été aussi notre but en rédigeant cet ouvrage. Tout ce qui émane de la création littéraire ne peut pas être apprécié sous le même angle par les lecteurs. Mais l'œuvre de création a une dimension universelle qui s'adresse à tout le monde. Nous demandons que l'on pardonne les oublis et les lacunes qui pourraient se faire remarquer car on ne peut pas tout dire sur une œuvre de fiction et nul n'est universel. Comme le dit le professeur Charles

Payen de l'université de Caen, « *le vrai savoir est toujours celui des lendemains* »⁴.

Moult romans et recueils de nouvelles ont été publiés au cours de l'année 2017. Des ouvrages qui confirment, une fois de plus, la fécondité et la richesse de la littérature congolaise. Mais nous avons omis volontairement de les citer ici pour respecter le domaine de définition chronologique de la biobibliographie des auteurs que nous nous sommes imposé dans cette anthologie : les ouvrages qui y sont cités appartiennent à la période 2006-2016.

¹Alain Rouch et Gérard Clavreuil, *Littératures nationales d'expression française*, éd. Bordas, Paris, 1986

²Noël Kodja-Ramata, *Dictionnaires des œuvres littéraires congolaises* éd. Paari, Paris, 2010. Dans cet ouvrage (qui traite les romans et récits de 1954 à 2005) sont citées les premières œuvres de Marie Louise Abia, d'Emilie-Flore Faignod, Liss Kihindou, Eveline Mankou, Lina Florence Mouissou, Huguette Nelly Ghislaine Sathoud, Raclèse Yvon-Mambeket, Patrick Serge Boutsindi, Noël Kodja-Ramata, Henri Djombo et François Bikindou.

³Noël Kodja-Ramata, *Littérature congolaise : du roman d'exil à l'exil du roman in la revue « Essays in French Literature and Culture » n° 52*, Université Western Australie, novembre 2015

⁴Jean Charles Payen, *Littérature française : le Moyen Âge*, éd. Arthaud, 1984

A

***Amour en migration (L')* de Ghislaine Nelly H. Sathoud**

Après son premier roman *Hymne à la tolérance*, Ghislaine Nelly Huguette Sathoud, plus connue comme poétesse, dramaturge, nouvelliste et essayiste, revient à la prose romanesque avec *L'Amour en migration*, un récit qui rappelle ses idées de femme de combat pour l'émancipation féminine. Aussi, il n'est pas surprenant de rencontrer dans ce texte l'héroïne Léki, ainsi que la majorité des personnages féminins, être au carrefour du mariage et des conditions rétrogrades à elles imposées par la coutume et la tradition africaines.

Pour avoir été emmenée en Occident par son mari, Léki, après moult souffrances, finit par divorcer. Elle ne peut supporter le comportement rétrograde de son mari qui profite des droits que lui confère le mariage coutumier pour détruire sa véritable signification. « Pourquoi vivre en couple alors qu'en réalité je vivais comme une femme seule » se demande l'héroïne.

Souvenirs d'enfance marqués par l'« acceptation » de ses frères par rapport à elle par les parents, souvenirs de sa tante Muboté qui s'est vue imposer un mari grotesque à cause du respect de la tradition, rappel de sa vie avec son mari à

l'étranger, tels sont les points essentiels que nous rappelle l'héroïne qui, âgée de 55 ans, revient au pays où elle retrouve quelques amies de jeunesse. Et le roman apparaît comme un mélange de monologue intérieur de Léki et ses conversations avec ses amies sur la condition de la femme qui doit se libérer de l'emprise de l'homme. Ce dernier et sa famille se permettant d'influencer négativement la femme au foyer.

Une enfance « souillée » par les parents

Léki se voit encore sous l'emprise de ses parents, en particulier de son père qui ne l'autorise pas à sortir comme ses frères. Elle se croit alors brimée malgré la place d'aînée par rapport aux garçons de la maison. Et s'oppose, dans le conflit père-fille, l'homme accroché à la tradition à la fille transformée par l'ouverture du modernisme. L'éducation traditionnelle que le père veut inculquer à son enfant fait écho aux « grossesses accidentelles » qui arrivent dans le monde des filles et qui n'honorent pas leur famille. Pour respecter la famille, Léki se fera avorter contre son gré, son divorce n'étant pas prononcé : *« Malheureusement, il fallait encore respecter ces fameuses traditions (...). Il fallait (...) s'attendre que le divorce soit prononcé pour envisager une telle entreprise »* (p.115). L'enfance de Léki, c'est aussi le retour de l'image de sa tante Muboté maltraitée par son mari. Encore élève, elle vit les tribulations conjugales de cette dernière et constate que la femme n'a pas les mêmes droits que l'homme. Elle ne comprend pas la réaction de son père devant les souffrances conjugales de sa sœur qui vient chercher protection au près de lui. Il lui demande de rejoindre le foyer pour la dignité de la famille, même quand